

LES MYSTERES CATHARES

Texte extrait de: *Les écoles des Mystères*, par Konrad Dietzfenbilger, Septénaire, 2005

Du fait de la victoire que l'Eglise remporta sur les écoles des Mystères, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, il paraissait hors de question qu'une quelconque école des Mystères pût s'installer dans une Europe totalement soumise à la domination spirituelle de cette Eglise.

L'école des Mystères du christianisme originel s'était scindé en deux groupes, le premier représentant un courant spirituel tout intérieur, tandis que le second reposait sur des dogmes extérieurs et une organisation où se donnaient libre cours de multiples tendances, parmi lesquelles la religiosité naturelle, la poursuite d'intérêts purement humains, la projection de l'ardente aspiration à l'Esprit sur les affaires terrestres. Cette scission était devenue si totale que l'extériorité semblait bien avoir refoulé ou même étouffé toute intériorité. Cette confusion dont les gnostiques avaient fait le diagnostic et selon laquelle le monde des sens, qui aurait dû être l'expression de l'Esprit, s'était émancipé de l'Esprit, cette confusion se démontrait maintenant dans les rapports entre les mouvements se réclamant des Mystères et une Eglise qui avait fait alliance avec la puissance temporelle.

Malgré tout, il existait des courants souterrains qui perpétuaient les conceptions et enseignements vécus de la Gnose ; et à certains moments, à la faveur de circonstances propices, ces courants surgissaient en pleine lumière. Ces apparitions rappelaient que l'étincelle de Lumière, l'essence même de l'homme véritable dont parlent les gnostiques, n'est jamais éteinte, mais tout au plus refoulée. Elle se manifeste alors sous forme d'un vague mais insatiable désir de vie parfaite.

Aux environs de l'an mille de notre ère, les premières traces d'une école des Mystères se font jour en Occitanie, dans une contrée qui devait s'appeler plus tard le Languedoc, et qui connaîtra son apogée au XIIème siècle et au début du XIIIème siècle. Elle fut assez puissante pour se répandre au-delà de son pays d'origine. On donna à ses adhérents le nom de Cathares et quelquefois d'Albigéois.

Le catharisme avait fait de tels progrès qu'en 1167 il put convoquer une sorte de concile à Saint Félix de Caraman, à l'est de Toulouse, lequel attira des participants venus du nord de la France, de la Lombardie et des Balkans. Le patriarche Nicéas, de Constantinople, fut la figure la plus marquante de cette réunion qui mit au point, au moins dans ses formes extérieures, les structures devant présider à l'organisation de l'« église » cathare (1).

Les Cathares disposaient, pour formuler leurs expériences, de deux systèmes symboliques, dont l'un remontait à la Gnose et l'autre au christianisme de l'origine. Suivant des voies que l'on ne connaît pas clairement, mais où s'affirme l'influence des Bogomiles, un monde symbolique issu de la Gnose manichéenne devait arriver jusqu'aux Cathares. Cependant, les Cathares se concevaient eux-mêmes comme une école des Mystères d'inspiration chrétienne. Ils sentaient profondément, à l'instar des autres gnostiques, que les Mystères de la Sagesse avaient habité le christianisme primitif et que sous la forme de Jésus-Christ se dissimulait l'image de la véritable identité humaine, celle de l'homme authentique, de l'homme spirituel. Aussi s'en tinrent-ils, pour formuler leurs Mystères, aux textes du Nouveau Testament et rejetèrent-ils en grande partie, comme beaucoup de gnostiques, ceux de l'Ancien Testament. Ils en acceptaient toutefois les Psaumes et certains passages des livres prophétiques, œuvres qu'ils considéraient comme des émanations du monde spirituel. Ils se donnaient l'appellation de « boni christiani », de bons chrétiens.

Il s'agissait néanmoins d'un mouvement nouveau, tout au moins d'un renouveau dû à un nouvel état des choses. Car, dans le catharisme, il ne s'agit pas uniquement d'une revivification de l'ancienne Gnose ou du Christianisme originel. L'expérience intime, qui fait considérer l'homme et son univers comme imparfaits par opposition à la perfection d'un monde divin auquel cet homme n'appartient plus que par une partie de son être, suggère que la vocation de l'être humain est de créer en soi une nouvelle essence, fruit d'une conversion et d'un rejet du monde matériel, grâce auxquels l'exilé pourra retrouver le monde de la divinité.

Les Cathares, comme toutes les autres écoles des Mystères, firent cette expérience. Mais ils la firent dans un monde qu'imprégnaient la puissance de l'Eglise et ses notions dogmatiques.

L'opposition à l'Eglise

A l'époque, l'Eglise était intimement liée aux instances séculières et veillait jalousement à ce que rien ne vînt entamer sa suprématie tant matérielle que spirituelle. Il est vrai qu'elle connaissait alors une phase de déclin. Ses prêtres et ses dignitaires vivaient alors dans une pompe et une richesse ostensibles. C'était là une des raisons pour lesquelles la doctrine des Cathares, lesquels se vouaient à une vie toute de pureté et de modestie, put avoir une aussi vaste diffusion à l'intérieur de la population. Cependant l'Eglise, pour laquelle l'attitude des Cathares représentait un défi, commença à se réformer. Elle avait encore assez de moyens et de partisans pour être, à l'égard des Cathares, un formidable adversaire. C'est à partir de cette situation qu'il faut interpréter bien des traits caractéristiques de la doctrine et des pratiques cathares.

En effet, en tant qu'hommes possédés du désir de réaliser leur véritable identité dans le monde de l'Esprit, ils ne pouvaient voir, dans la religion établie, qu'un obstacle à l'accomplissement de leur vœu. Car ils ressentaient que seule une expérience permettant une prise de conscience de l'être sommeillant au plus profond de l'homme pouvait apaiser sa soif de délivrance. La croyance selon laquelle ils avaient été délivrés plusieurs siècles auparavant par le sacrifice d'un Homme Dieu ne les satisfaisait plus. Ils sentaient aussi que l'expérience et la prise de conscience de cette force spirituelle ne pouvaient avoir lieu sans préalables, mais qu'il y avait un chemin à parcourir, un processus intérieur et extérieur à suivre, pour être à même d'effectuer un changement aussi fondamental de leur psychisme et de leurs relations avec autrui. Ce processus, ils ne le concevaient pas comme un développement moral procédant de la foi en la rédemption, mais comme un changement existentiel. Il leur fallait une nouvelle force pour faire apparaître l'être de l'homme véritable, et avant de pouvoir anéantir l'emprise de leurs instincts, désirs et pensées. Aucun homme de cette nature, aucun homme terrestre ne devait être amendé moralement. Au contraire, l'ambition des Cathares tendait à conférer au Soi véritable la direction de leur existence, entreprise dont l'homme de cette nature devait devenir le serviteur docile. Par ailleurs, il fallait parcourir cette voie des Mystères en pleine responsabilité, même si elle échappait à ses propres forces. Une autocritique incessante était indispensable.

Comment, dans un pareil contexte, les Cathares auraient-ils pu se satisfaire d'une Eucharistie qui les eût reliés à un Sauveur extérieur, comme par magie et sans leur participation ? Comment auraient-ils pu accepter l'idée qu'au cours d'une semblable cérémonie, ils recevaient la chair et le sang d'un Homme Dieu, eux qui savaient que même dans les textes des Evangiles (Jean 7, 37-39), on ne pouvait entendre par la chair et le sang, ou le pain et l'eau, que les forces de la nature spirituelle ? Ne savaient-ils pas que ces forces, tout en étant une nécessité de la voie des Mystères, devaient être reçues d'une manière consciente et selon des conditions bien précises ? (2) Comment, sachant qu'il fallait suivre un tel chemin en totale liberté, auraient-ils pu se soumettre aux croyances, à l'intolérance de l'Eglise et à son autorité extérieure ?

En bref, tout se passait comme si l'Eglise, du point de vue des Cathares, se fût adressé à l'homme de cette nature pour l'unir, lui, homme terrestre, à un prétendu Sauveur, l'exhortant à la foi traditionnelle en un Dieu unique qui, à partir d'un monde parfait dans l'au-delà, gouvernait, ici-bas, un monde très imparfait qu'il avait créé. Tout au contraire, les Cathares éprouaient que l'homme véritable se trouvait dans cet ici-bas comme dans une prison et que les instincts, désirs et pensées émanant de cette nature faisaient obstacle à sa réalisation. Seule une orientation résolue sur le monde de l'Esprit était donc de nature à leur apporter le salut. Continueraient-ils à adhérer aux croyances de l'Eglise, à participer à ses rites qui les liaient totalement à l'imperfection du monde d'ici-bas avec son Créateur trônant dans l'au-delà ? Rien ne s'opposait davantage à l'idée qu'ils se faisaient du chemin du salut, rien ne heurtait autant leur aspiration à la délivrance. Ils ne pouvaient voir en l'Eglise qu'une sorte d'antéchrist qui les empêchait de suivre le chemin des Mystères et voulait les retenir sous l'emprise des sens, et dans le monde sensoriel et le monde des ombres, l'ici-bas et l'au-delà. A leurs yeux, cette Eglise se réclamait faussement des Evangiles, ces Evangiles qui, pour les Cathares, étaient précisément les garants de la voie des Mystères.

Car l'objet de leur désaccord avec l'Eglise romaine était justement le Nouveau Testament. Ils n'avaient cessé de prouver que les Evangiles étaient un tableau achevé de la voie et de la sagesse des Mystères. Mais les théologiens s'entêtaient dans leur exégèse traditionnelle. De leur point de vue, l'attitude des Cathares était incompréhensible. D'où les reproches des

théologiens maintes fois réitérés : « On nie le baptême, l'eucharistie est profanée, la pénitence méprisée. On ne peut pas croire que l'homme est la création de Dieu et que la chair ressuscitera au dernier jour. Les sacrements de l'Eglise sont tenus pour nuls et non avenus et, ce qui est encore pire, on n'hésite pas à postuler l'existence de deux principes antagonistes » (3).

Mais devait-il s'ensuivre nécessairement persécution, tortures et massacres ? N'était-il pas possible d'abandonner ces Cathares aux suggestions de leur expérience personnelle ?

La Sagesse des Mystères selon les Cathares

Quelle idée les Cathares se faisaient-ils du monde, quel était l'enseignement où s'exprimait leur sagesse des Mystères ? Celle-ci se trouve tout entière dans un texte sur lequel les inquisiteurs de Carcassonne ne tardèrent pas à mettre la main : l'« Interrogatio Johannis » (4). Cette « Interrogatio Johannis » n'était pourtant pas leur œuvre. Elle leur venait, selon toute vraisemblance, des Bogomiles. Les Cathares italiens l'avaient transmise aux Occitans. Elle ressemblait fort aux productions gnostiques des premiers siècles chrétiens. Comme ces dernières, elle présentait sous forme de mythe la création du monde, les rapports de Dieu et de Satan (Lucifer, ou le Démiurge), la situation de l'homme écartelé entre ces deux principes et leurs univers antagonistes ainsi que sa délivrance finale. A côté de ce texte figurait encore un « Livre des deux principes » (Liber de duobus principiis) provenant également des Cathares italiens, où toutes ces questions faisaient l'objet d'exposés et de commentaires philosophiques. Les procès-verbaux de l'inquisition, où sont consignées les déclarations des Cathares quant à leur doctrine, correspondent en substance à ces deux textes, de sorte que l'on peut estimer qu'ils sont bien un reflet de leurs conceptions.

L'« Interrogatio Johannis » est construite de la manière suivante : Jean, le disciple de Jésus, pose des questions sur les thèmes que nous venons d'évoquer, et Jésus lui répond. Citons ici quelques extraits, qui nous donneront une idée du contenu de l'œuvre :

« Je demandai : « Seigneur, avant que Satan ne tombât, dans quelle gloire se trouvait-il auprès de ton Père ? » Et il me répondit : « Sa gloire était si grande qu'il commandait aux légions célestes... Il était le chef de tous ceux qui imitaient le Père, sa puissance s'étendait du ciel jusqu'aux confins de l'univers et de ces confins jusqu'au trône du Père invisible. Et il contemplait la majesté de Celui qui fait mouvoir les cieux. C'est alors qu'il conçut l'ambition de régner sur les nuées du firmament, car il voulait être l'égal du Très-Haut. Il descendit dans les airs et dit à l'ange de l'air : « Ouvre-moi les portes de l'air » et l'ange lui en ouvrit les portes. »

(Il en alla de même avec l'eau et la terre. Satan parvint enfin au principe du Feu.)

« Arrivé en ce lieu, il ne put descendre plus bas à cause des flammes brûlantes de ce feu... Ainsi donc, Satan put séduire les anges du Père invisible, mais il ne put aller au-delà du cinquième ciel. Une voix se fit entendre alors, venue du trône du Père. Cette voix disait : « Que fais-tu donc, toi qui renies le Père, toi qui séduis les anges ? Toi qui engendres le péché, fais vite ce que tu veux faire ! » Après quoi, le Père ordonna à ses anges : « Otez-leur leurs habits ». Et les anges leur ôtèrent leurs habits, leur prirent leurs trônes et leurs couronnes, se saisissant des trônes et des couronnes de tous les anges qui avaient obéi à Satan. »

Je demandai au Seigneur : « Quand Satan fut tombé, où fixa t-il son séjour ? » Et il me répondit : « A cause de son orgueil, mon Père le métamorphosa et la lumière lui fut retirée. Son visage devint couleur du fer rougi au feu et semblable à celui d'un homme. Il avait entraîné avec lui le tiers des anges de Dieu et Ils furent précipités hors du séjour divin et du royaume des cieux. Dans la chute qui le conduisit jusqu'à notre firmament, il ne trouva pas le lieu de son repos, pas plus pour lui que pour les anges qui l'avaient accompagné dans sa chute. Alors il implora le Père : « Aies patience avec moi, je te rendrai tout ! » Et le Père eut pitié de lui, il lui donna un lieu de repos, à lui et à ceux qui l'avaient suivi. Il lui permit de tout faire à son gré et cela jusqu'au septième jour » (34-37 ; cf. note 4)...

« Alors Satan fit des anges déchus ses serviteurs, conservant l'ordre des hiérarchies tel qu'il avait été institué par le Père. Et sur le commandement du Père invisible il créa le tonnerre, la pluie, la grêle et la neige. Et sur eux il établit ses serviteurs, les anges, pour les gouverner. Et il ordonna à la terre de produire les animaux, les reptiles, les arbres et les plantes. A la mer, il commanda d'engendrer les poissons et à l'air les oiseaux du ciel. Puis il médita et créa l'homme pour en faire son esclave, et un esclave de lui-même. Et il ordonna à l'ange du

troisième ciel de pénétrer dans ce corps d'argile dont il préleva une partie pour constituer un autre corps auquel il donna une forme féminine... (39). Et Satan leur dit : « Vous voyez que je suis votre dieu et qu'il n'est pas d'autre dieu que moi. »

« Voilà la raison pour laquelle mon Père m'a envoyé dans ce monde. Je devais révéler aux hommes l'existence du mauvais esprit des démons et par là même leur faire connaître mon Père. Mais Satan, qui avait appris que j'étais descendu du ciel dans le monde, dépêcha un ange. Ce dernier prit le bois de trois arbres et le donna à Moïse pour que j'y fusse crucifié... » (43).

. . . .

« Je demandai aussi au Seigneur : « Peut-on être sauvé par le baptême de Jean, à l'exclusion de ton baptême ? » Et le Seigneur me répondit : « Puisque je baptise d'Esprit pour la rémission des péchés, il n'est pas de baptême d'eau qui permette de voir le royaume des cieux. Car je suis le pain de vie, le pain qui descend du septième ciel. Et à ceux qui mangent ma chair et qui boivent mon sang, à tous ceux-là, il sera donné le nom de Fils de Dieu » (45).

Il y avait donc pour les Cathares un royaume des cieux qui existait de toute éternité et appartenait au Père, à ses esprits et à ses anges. Au dessous de ce royaume il y avait la matière composée de quatre éléments : l'élément solide, la terre, dont étaient nées les formes apparentes ; l'élément fluide, l'eau, auquel correspondaient les deux règnes végétal et animal ; un élément léger, l'air, qui rendait possible perception et émotion, propriétés tout animales ; enfin un élément volatil, le feu, ébauche de l'activité mentale de l'homme et d'autres êtres.

Satan Lucifer, le porteur de lumière, l'un des anges les plus considérables du royaume de la Lumière avait trôné avec Christ aux côtés du Père. Il gouvernait les « puissances des cieux ». Mais voulant « se faire l'égal du Tout-Puissant », dans son orgueil et son extrême présomption, il se mit à créer à son tour. Un tiers des anges le suivit poussés par leur volonté personnelle égocentrique. Satan fut précipité hors « du séjour divin et du royaume des cieux » et perdit toute puissance. Il fut bientôt dans le chaos « et ne trouva pas le repos ni lui, ni ceux qui l'avaient accompagné ». Cela rappelle la « Sophia » de Valentin qui, de même, tomba dans le chaos par sa faute. Mais le Père eut pitié de Satan, lui donna un « lieu de repos » et lui permit d'appeler à la vie sa propre création. (Le texte ne fournit pas de précisions sur le sens de cette création. Pour les gnostiques, elle revêtait un caractère de nécessité car il fallait bien que l'homme fût pourvu d'une forme qui lui permît de faire des expériences et, en conséquence, d'évoluer.)

Satan fut ainsi l'auteur de sa propre création - le monde des sens - et fit, de ses anges - le monde des ombres - ses serviteurs, le tout « conservant l'ordre des hiérarchie, tel qu'il avait été établi par le Père ». Satan créa « sur l'ordre du Père invisible », mais cette création ne pouvait être qu'en révolte contre le monde de l'Esprit, animée qu'elle était par le principe de rébellion. Les corps humains, que Satan façonna par la suite, sont eux-mêmes pénétrés de ce principe. Cependant, dans ces corps, sont enfermés les anges des troisième et quatrième cieux.

Or ces anges « se mirent à pleurer quand ils se virent revêtus d'une forme mortelle, à travers laquelle ils ne se reconnaissaient pas eux-mêmes » (40). Dans ces conditions, il ne leur restait plus le moyen d'exprimer leur être véritable. Tombés avec Satan, ils avaient perdu la faculté de recevoir la lumière de l'Esprit et de la rayonner. « C'est en raison de leur péché qu'ils se retrouvèrent dans un corps mortel fait d'argile et qu'en conséquence, ils étaient sujets à la mort » (41). (D'après les écrits gnostiques, ces corps mortels sont toutefois nécessaires afin que les âmes puissent y parvenir à une certaine maturité et commencer alors à s'en libérer).

Le Père eut pitié des âmes prisonnières et il envoya Christ pour donner aux anges déchus la possibilité de se libérer à la fois du corps et du monde de Satan. Christ devait aussi leur indiquer la voie par laquelle ils pourraient regagner leur véritable patrie. S'ils ne la suivaient pas, ils devraient rester en ce bas monde, aussi longtemps qu'ils possèderaient un corps, et ensuite, sans ce corps, séjourner dans l'au-delà. Et ils devraient passer sans cesse par de nouveaux corps pour y être soumis aux douloureuses expériences d'ici-bas.

On n'a pas de peine à découvrir, à travers ce mythe, la sagesse des Mystères. Il y est question d'un Royaume des Cieux, création du Père invisible et de son Esprit, qui anime toutes les puissances célestes, et d'une autre création, façonnée à partir des quatre éléments et issue de Satan. Quoique constituée sur le modèle de la première, cette seconde création est en désaccord avec elle. Elle procède bien des puissances de l'Esprit (Satan étant un ange du Père), mais elle n'est qu'une caricature de ces dernières et de plus, elle porte en elle orgueil et rébellion contre l'Esprit. Les rapports entre Esprit et Matière, intérieur et extérieur, ont été perturbés. L'exotérique règne sur l'ésotérique. L'extérieur règne sur l'intérieur, alors que l'extérieur devrait être l'expression de l'intérieur.

L'homme participe de cette perturbation universelle, dont on peut dire qu'elle est son élément constitutif. Il la ressent d'une manière existentielle, car agissent simultanément en lui, d'une part, l'ordre de l'Esprit et, de l'autre, celui de l'orgueil et de la volonté égocentrique de Satan, le créateur de la matière. Le mythe est l'expression de cette expérience existentielle et non une description du monde extérieur. Sa structure intime épouse celle de l'être humain et peut donc devenir consciente.

Mais du fait de sa longue captivité dans le monde des sens et des apparences, l'homme est devenu si faible qu'il a besoin d'un guide venu du monde de l'Esprit, lequel doit lui apporter les forces de l'Esprit, et avec elles la conscience et la connaissance. C'est à l'homme de reconnaître la situation où il se trouve et de prendre la décision du retour, celle aussi de faire régner en lui, comme du reste dans l'univers, un ordre où l'intérieur comme l'extérieur trouveront leur vraie place. Grâce à la force que lui infuse le Christ sauveur, il pourra restaurer cet état originel d'union consciente avec le Père. « Et à ceux qui mangent ma chair et qui boivent mon sang, à tous ceux-là il sera donné le nom de Fils de Dieu. »

Le « Notre Père » en tant que voie des Mystères

Comment se présentait la voie qui, chez les Cathares, conduisait au but qui était le leur ? Il s'agissait d'une marche par degrés qu'il fallait gravir les uns après les autres. Deux rites essentiels la jalonnaient. Le disciple n'avait le droit d'exécuter ces rites qu'après une longue préparation. Ils comportaient de même des conséquences bien précises. Mais les rites étaient de moindre importance que la progression de l'âme, les rites ne faisant que la confirmer (5).

Les Cathares distinguaient les « croyants » et les « chrétiens parfaits ». Devenait un « croyant » tout homme ayant pris conscience de sa situation dans le monde des sens, et décidait de mener une vie qui, au lieu de l'emprisonner davantage encore dans les rets de ce monde, devait rendre possible un contact progressif avec les forces de l'Esprit. Le « croyant » avait l'intuition de la vérité qui sommeillait en lui et s'employait à connaître l'enseignement des Cathares, contenu par exemple dans l'« Interrogatio Johannis ». Il fréquentait tous les services auxquels présidaient les Parfaits. On y exposait, à l'usage des « croyants », la sagesse des Mystères, la façon dont ils devaient faire leurs premiers pas sur cette voie et en particulier les obstacles qui s'opposent à l'éveil de l'Esprit (5).

Après quoi, il s'agissait de surmonter peu à peu ces obstacles, c'est-à-dire les désirs, pensées et instincts de l'homme de cette nature, dans la mesure où ils étaient en contradiction avec l'ordre de l'Esprit. Il fallait dénouer les liens emprisonnant qui résultaient des reproches et ressentiments à l'égard d'autrui. Le « croyant » devait reconnaître qu'il n'y avait pas d'épanouissement possible pour son Soi véritable tant qu'il n'avait pas renoncé à ces reproches et « pardonné » à ses frères humains.

Cette neutralisation intérieure de toutes les entraves était appelée « abstinentia » et « probatio ». Si le « croyant » persistait avec sérieux dans cette démarche préalable à la voie des Mystères, et s'il y faisait des progrès, le premier grand rite lui était accessible : la « traditio » du « Notre Père », après l'« abstinentia » et le « probatio ».

Le rituel de la « traditio » du « Notre Père »

« Vous devez comprendre que, si vous voulez recevoir cette sainte prière, il faut vous repentir de vos péchés et pardonner à tous les hommes ». (217)

Mais pourquoi n'était-il pas permis à tout un chacun de « recevoir le Notre Père » et pourquoi cela n'était-il accordé qu'aux « croyants » et après une longue préparation ?

Les Cathares attachait une grande importance à l'authenticité. Dans leur conception, l'homme naturel n'était pas une création du Père invisible, mais celle du démiurge. Il était fils du démiurge et non du Père invisible, l'Esprit. Donc, s'il s'adressait à l'Esprit comme à son Père authentique, c'était une sorte de mensonge. Considérer l'Esprit comme son Père authentique était le privilège de l'homme véritable, celui qui était né de l'Esprit. « Et le Seigneur me dit : « Avant que le démon avec toutes ses hordes ne soit chassé de la face du Seigneur, ils glorifiaient les uns les autres ce Seigneur en prononçant ces mots : Notre Père qui êtes aux Cieux, et leurs actions de grâce montaient directement jusqu'au trône du Père. Après la chute, il fut désormais interdit de glorifier le Père de cette manière » (Interrogatio 46). Seul un homme chez lequel l'Esprit, ce véritable « Fils du Père » jusque là endormi, commençait à s'éveiller, un homme qui essaie au moins de vivre des forces mêmes de l'Esprit, seul un pareil homme pouvait donner à cette force nouvelle l'épithète de Père. Seul un être pourvu de sa véritable identité était donc en droit de prononcer le « Notre Père ». « Aussi devez-vous comprendre la façon dont il vous faut recevoir cette sainte oraison qu'est le Notre Père. Toute brève qu'elle est, elle contient de grandes choses. Il est aussi nécessaire que ceux qui prononcent le Notre Père honorent ce Père par de bonnes œuvres » (229).

La liaison avec l'Esprit

Le rituel se poursuit en commentant chacune des phrases dont se compose cette prière. C'est un fait que cette dernière est un véritable condensé de la voie des Mystères. Pour commencer, le candidat aux Mystères se relie au monde de l'Esprit. Dans les trois premières invocations, l'orant exprime son désir que le monde spirituel vienne faire de nouveau sa demeure en lui, de telle sorte que soit brisée la domination qu'exerce sur lui le monde des sens et des ombres.

« Fils » signifie : amour du Père. Aussi tous ceux qui veulent accéder à leur héritage en tant que Fils du Père doivent-ils s'abstenir de toutes mauvaises œuvres.

« Notre Père » : ces deux mots sont une invocation. Cela revient à dire :

« Ô Père de tous ceux qui doivent être sauvés ».

« Qui es aux cieux » : il faut entendre par là : « toi qui habites auprès des saintes et divines forces » (anges, archanges, principautés, principes ou Esprit de l'origine). Peut-être qu'en disant « Notre Père qui es aux cieux » on pense à le distinguer de ce faux père qui est le diable, lequel est un imposteur et le père des méchants, c'est-à-dire ceux qu'aucune miséricorde ne viendra bénir ni sauver. C'est là une seconde raison de dire « notre Père ».

« Que ton nom soit sanctifié » : Par le « nom divin » il faut comprendre la Loi du Christ. C'est là tout comme si l'on disait : « que ta Loi s'accomplisse dans ton peuple ».

« Que ton règne arrive » : Par le règne de Dieu, c'est le Christ que l'on désigne. Ce dernier ne dit-il pas dans l'évangile : « Le royaume de Dieu est au milieu de vous » (Luc 17,21). Mais il est également possible d'entendre par le « royaume de Dieu », le « peuple de Dieu qui sera sauvé ». C'est tout comme si l'on disait : Seigneur, conduis ton peuple hors du territoire de l'ennemi »... Aussi, quand les chrétiens prient quotidiennement leur Père, l'implorent-ils pour le salut du peuple de Dieu.

« Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » : Cela signifie « Que ta volonté s'accomplisse dans ce peuple relié à la nature terrestre, de même qu'elle s'accomplit dans le Royaume d'en haut, c'est-à-dire en Christ, lequel a prononcé ces mots : « Je ne suis pas venu pour faire ma volonté mais la volonté de celui qui m'a envoyé, la volonté de mon Père » (Jean 6, 38).

Circulation des forces de l'Esprit

Après cette liaison avec l'Esprit qui est, pour le candidat aux Mystères, le fruit des trois premières invocations, dans la quatrième invocation, celui-ci adjure les forces spirituelles d'œuvrer en lui. Ces forces résident dans les « commandements », c'est-à-dire dans les règles de conduite qui s'imposent à tout homme véritable, dans le fait même qu'il saisit le sens spirituel du Nouveau Testament, en sorte qu'il pourra, de manière consciente, à la fois connaître et vivre la sagesse des Mystères. Ainsi la puissance de l'Esprit agira-t-elle et il sera à même de recevoir sa nourriture surnaturelle, cette nourriture que le Nouveau Testament désigne tantôt par le pain et le vin, tantôt par la chair et le sang du Christ.

« Donne-nous aujourd'hui le pain suprasubstanciel ». Cela signifie : Père, communique-nous ta force, afin qu'en ce temps de grâce nous puissions accomplir ta Loi et nous conduire conformément aux commandements de ton Fils qui n'est autre que le Pain de Vie. Par « pain suprasubstanciel », il faut comprendre la Loi de Christ, cette Loi qui fut donnée à toutes les nations... Le Christ ne dit-il pas aux juifs dans l'évangile de Jean « En vérité, en vérité je vous le dis, Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, mais c'est mon Père qui vous donne le vrai pain qui vient du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde » (Jean 6, 32, 33).

Et le Christ dit aussi : « Je suis le pain de Vie. Celui qui vient à moi n'aura plus faim et celui qui croit en moi n'aura plus jamais soif » (Jean 6,35). Et ailleurs : « En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de Vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. C'est ici le pain qui descend du Ciel afin que celui qui en mange ne meurt pas. »

« Si quelqu'un mange de ce pain » : c'est-à-dire : s'il suit mes commandements, il vivra éternellement. « Et le pain que je donnerai est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde » (Jean 6, 47-51), ce qui signifie : « pour la vie des hommes ».

« Là-dessus, les juifs disputaient entre eux disant : « Comment peut-il nous donner sa chair à manger ? » (Jean 6,52). Ce qui veut dire : on débattit chez les juifs sur la question de savoir comment le Christ pouvait leur donner ses commandements. Car ils ne connaissaient pas la divinité du Fils de Dieu. Et Jésus leur dit à nouveau : « En vérité, en vérité je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme. » Ce qui signifie : Si vous ne gardez pas les commandements du Fils de l'Homme. Il leur dit aussi « Si vous ne buvez pas son sang ». Il voulait dire par là : si vous ne saisissez pas le sens spirituel du Nouveau Testament, vous n'aurez pas la vie en vous. « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est une vraie nourriture et mon sang est vraiment un breuvage » (Jean 6,53-55). Et le Christ dit à nouveau : « Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père ». (Jean 4,34).

Aussi, Jean dit-il dans sa première Epître : « Celui qui garde sa parole, l'amour de Dieu est véritablement parfait en lui. Par là que nous savons que nous sommes en lui. Celui qui dit qu'il demeure en lui doit marcher aussi comme il a marché lui-même » (1Jean 2,5-6).

C'est encore de ce pain que, selon notre croyance, il est écrit dans l'évangile de Matthieu : « Comme ils mangeaient, Jésus prit le pain » - entendons par là les commandements spirituels de la Loi et des Prophètes - « et après avoir rendu grâce » - ce qui veut dire qu'il loua et confirma ces commandements - « il le donna » - c'est-à-dire : il donna une explication spirituelle - « aux disciples » - ce qui veut dire qu'il leur enseigna ses commandements pour qu'ils les observent en esprit - « Il leur dit : Prenez » - c'est-à-dire apprenez - « et mangez » - c'est-à-dire prêchez à tous (Matthieu 26,26).

Suivent ensuite les mots : « Donne-nous chaque jour ». Par « chaque jour », il faut entendre : dans ce temps de grâce, tant que nous sommes dans cette vie temporelle, donne-nous la force, afin que nous puissions accomplir la Loi de ton Fils Jésus-Christ.

Détachement de l'emprise du monde des sens

Quand le candidat aux Mystères reçoit ce pain suprasubstanciel, c'est pour que croissent en lui la conscience et la force agissante de l'Esprit. Ce point concorde avec l'affirmation de Pierre dans l'évangile (cf. Marc 8,29) : les attributs de l'homme véritable sont ceux du Christ. C'est par là que le candidat aux Mystères perçoit jusqu'au plus profond de lui-même l'invitation à vivre irrévocablement de la force que donne l'Esprit et, en conséquence, à défaire

définitivement les chaînes dont le monde des sens ainsi que son propre corps l'ont chargé. Aussi l'oraison se poursuit-elle ainsi :

« Pardonne-nous nos fautes ». Cela veut dire : ne nous impute pas les péchés que nous avons commis dans le passé car, à compter de ce jour, nous voulons observer tes commandements de ton fils.

« Comme nous pardonnons à nos débiteurs ». Ce qui veut dire : nous pardonnons à ceux qui nous persécutent et qui nous font du mal.

« Et ne nous laisse pas succomber à la tentation ». Ce qui veut dire : ne permets plus que nous soyons induits en tentation car nous voulons suivre tes commandements.

Il y a une tentation de la chair et une tentation du démon. La tentation du démon est celle qui provient du cœur de par les séductions du démon, comme par exemple l'erreur, les pensées fausses, la haine et choses semblables. La tentation de la chair est la conséquence de la nature humaine, comme la faim, la soif, le froid et tout ce qui est analogue. Cela, on ne peut guère l'éviter. Aussi l'apôtre Paul nous dit-il, dans la première épître aux Corinthiens : « Aucune tentation ne vous est survenue qui n'ait été humaine, et Dieu, qui est fidèle, ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces ; mais avec la tentation il préparera aussi le moyen d'en sortir, afin que vous puissiez la supporter » (1Cor. 10,13).

« Mais délivre-nous du mal ». Cela veut dire : délivre-nous du démon, qui est le tentateur des croyants, et de ses œuvres.

Parce qu'il a reçu les forces de l'Esprit, le candidat aux Mystères cathares devient ainsi conscient – comme il est dit dans la quatrième invocation – qu'il y a des tentations qui procèdent du monde des sens et du monde démoniaque, en lui et en dehors de lui. Il comprend du même coup dans quel piège il s'emprisonne s'il y succombe. Il cherchera donc à triompher de ces embûches dans la force de l'Esprit. C'est même là le propre du travail sur lui-même auquel il doit se livrer dans cette phase des Mystères. Pour cela il reçoit l'assistance de la puissance de l'Esprit. De la cinquième à la septième invocation du Pater, il est fait allusion à ces événements intérieurs, événements dont le candidat prend davantage conscience en prononçant les phrases sacramentelles.

But de la voie des Mystères

Les derniers mots du « Notre Père » mettent clairement sous les yeux le but du chemin : s'élever dans la « création céleste » où il n'y a aucune imperfection mais au contraire la plénitude de l'Esprit.

« Car à toi appartient le Règne ». On dit que ces mots (et ceux qui suivent) se trouvent dans les versions grecques et hébraïques de la Bible. Cela veut dire : la raison pour laquelle tu dois agir pour nous, et pour laquelle nous te prions, est que nous appartenons à ton peuple.

« Et la puissance ». Il faut comprendre : tu as la puissance de nous sauver.

« Et la gloire ». Ce qui veut dire : A toi soient l'honneur et la louange, car tu fais tout pour ton peuple.

« Dans l'éternité ». Ce qui signifie : dans la création céleste.

« Amen » a pour sens : sans aucune imperfection.

Une fois le « croyant » mis en présence de la voie des Mystères par la « réception » du « Notre Père », on lui demandait s'il était consentant et prêt à satisfaire, dans la mesure de ses forces, aux exigences que comportait cette voie. Il avait au préalable reçu un Nouveau Testament, qu'on lui avait tendu, mais le Parfait, chargé du rite, le lui avait repris.

Alors l'initié prend le livre des mains du Croyant et lui dit : « Jean (supposons qu'il s'appelle ainsi) aurez-vous la volonté de recevoir cette sainte oraison comme on vous a expliqué qu'elle doit être reçue, et de la conserver durant toute votre vie avec la modestie, la sincérité, l'humilité et toutes les autres vertus que Dieu vous donnera ? » Le Croyant doit répondre « Oui, je le veux. Priez Dieu, qui est saint, qu'il m'en donne la force. » L'initié dit alors : « Que Dieu vous donne la grâce de recevoir cette oraison pour son honneur et pour votre salut ». (236)

Etant donné, comme nous l'avons vu, la façon dont le « notre Père » est composé, on conçoit que la tâche de réciter cette prière ne pouvait être confiée à aucun homme complètement lié à ce monde (223).

Le rituel du « Consolamentum »

Quand le candidat aux Mystères cathares s'était familiarisé avec la voie des Mystères de la manière dont l'avait instruit le « Notre Père », et s'il s'était appliqué à observer les devoirs que la « Traditio » lui avait imposés, le tout avec « modestie, sincérité, humilité et toutes les autres bonnes qualités », s'ensuivait un second pas tout aussi important sur le chemin. On en trouve déjà les prémisses dans le « Notre Père ». Il s'agit de la réception de la force de l'Esprit, d'où il résulte que le candidat vivra désormais de cette force et qu'il mettra hors jeu les forces adverses. Cette réception des forces de l'Esprit est assurée par le rite appelé Consolamentum.

La « Traditio » du « Notre Père » signifiait que le candidat aux Mystères était devenu conscient de la façon dont il fallait parcourir le chemin des Mystères et qu'il s'était intérieurement préparé aux obligations qui l'attendaient. Le sens du Consolamentum était qu'à partir de ces prémisses, déjà devenues un fait, le candidat entrait effectivement en liaison avec les forces spirituelles, liaison dont il devait tirer les conséquences inéluctables. « Consolamentum » signifie « consolation ». L'Esprit est le Consolateur, c'est-à-dire la force qui relie l'être humain à la vie dans l'Esprit qu'il a perdue, retrouvant par là sa véritable vocation. Consolamentum est synonyme de baptême de l'Esprit. Il est transmission et réception de la force de l'Esprit.

Les Cathares rejetaient le baptême de l'eau. Pour eux, il n'était rien d'autre que le signe d'une purification et d'un perfectionnement moral de l'homme terrestre. Or ce qui leur importait, c'étaient la purification et le perfectionnement de l'homme spirituel.

« Baptême » signifie aussi purification et effusion (de l'Esprit). Il faut donc comprendre que le Christ n'est pas venu pour laver les souillures de la chair, mais pour laver de leurs impuretés les âmes que Dieu a créées, ces âmes que le contact avec les esprits mauvais a souillées. (240)

Cependant la purification morale de l'homme terrestre, comme préparation à la voie des Mystères, n'en demeure pas moins une indispensable condition, il ne faut pas l'oublier. Mais les Cathares ne voulait pas donner à cette purification la valeur d'une étape sur le chemin mystique. « Cependant, personne ne doit penser que, par ce Baptême (d'Esprit) que vous voulez recevoir, vous devez mépriser l'autre baptême (le baptême catholique) de votre état premier de chrétien, pas plus que tout ce que vous avez fait et dit de bien jusqu'à présent, mais vous devez comprendre que vous recevez ce saint commandement du Christ pour accomplir tout ce qui manque encore à votre salut. » (250)

Du reste, la transmission et la réception des forces de l'Esprit au cours du baptême d'Esprit n'étaient possibles que si le candidat s'y était convenablement préparé. C'était seulement quand il sentait en lui-même qu'il avait acquis la maturité et la volonté nécessaires pour agir avec les forces de l'Esprit et pour se conformer aux conséquences qui en découlaient, qu'on lui octroyait le Consolamentum. Il fallait donc que les forces de l'Esprit eussent fait leur demeure en lui pour qu'on pût confirmer l'événement de façon rituelle, ce qui en fortifiait encore la réalité. Car la réception de ces forces impliquaient la rupture avec toutes les forces du monde des sens et des ombres. Elle impliquait également la possibilité de consommer cette rupture. Elle en posait en quelque sorte le fondement.

En ce sens le Consolamentum se rapportait à un passage de Luc : « Voyez, je vous ai donné

le pouvoir de marcher sur les serpents et les scorpions et toute la puissance de l'ennemi et rien ne pourra vous nuire » (Luc 10,12) (221).

Et le texte de poursuivre :

« Si vous voulez recevoir cette force et ce pouvoir, il est nécessaire que vous gardiez, dans la mesure de vos forces, tous les commandements du Christ et du Nouveau Testament. Et sachez qu'il a ordonné de ne pas commettre l'adultère, de ne pas tuer, de ne pas mentir ni prononcer aucun serment, de ne voler ni de dérober, de ne pas infliger aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous inflige. Il faut que l'homme pardonne à ceux qui lui font du mal, qu'il aime ses ennemis, qu'il prie et bénisse ses calomnieurs et accusateurs. Si quelqu'un le frappe sur la joue, qu'il lui tende l'autre joue et si on lui prend son manteau, qu'il cède sa tunique. Qu'il ne juge ni ne condamne. Il est encore beaucoup d'autres commandements que le Seigneur a donné à son Eglise. De plus, il est nécessaire de haïr ce monde et ses œuvres, de même que les choses qui sont de ce monde » (221).

Conséquences du Consolamentum

Il restait à présent au candidat aux Mystères la tâche de montrer si, à partir des forces spirituelles qui lui étaient transmises, il était prêt à observer les devoirs qu'elles entraînent. S'il l'était, il devait dire : « *J'en ai la volonté, priez Dieu pour moi, afin qu'il m'en donne la force* » (222).

Après cette déclaration du candidat, on lui conférait le rite du Consolamentum : « Le plus âgé mettait un Evangile sur sa tête et les autres « bonshommes » lui imposaient la main droite en disant : « *Pater sancte, suscipe servum tuum in tua justitia et mitte gratiam tuam et spiritum sanctum tuum super eum* » (Père Saint, reçois ton serviteur dans ta justice et envoie sur lui ta grâce et ton Esprit Saint).

Pour les Cathares, le Consolamentum était un processus décisif, que l'on retrouve au centre de toutes les écoles des Mystères. Etant délivré du « mal », l'Homme vrai peut alors ressusciter. Son temps de captivité dans le monde illusoire des sens et des ombres est achevé, car l'homme inauthentique est mort. A la persévérance dans ce processus, les Cathares réserveront le nom d'« endura » qui, à l'origine, était visiblement synonyme de celui d'abstinence. L'endoura est l'« abstinencia » poussée jusqu'à ses extrêmes conséquences, la mort de toutes les tendances qui entraînent vers le monde des sens et des ombres, la mort consciente de l'homme terrestre qui permet la résurrection de l'homme véritable. Ce n'est donc pas d'un « suicide » qu'il s'agit, et ce n'est pas non plus une mort mystique, mais d'une partie essentielle du chemin des Mystères.

Le but ultime de ce chemin

Ce but ne nous est révélé, dans le rituel cathare, que d'une manière allusive, tantôt par des citations interprétatives, du genre de celles qui accompagnent les dernières paroles du « Notre Père », tantôt par des indications disséminées, çà et là. Ainsi, le rapport nécessaire qui existe entre le « dépérissement » de l'homme lié au monde des sens et la « résurrection » de l'homme spirituel s'enveloppe, dans le rituel, des expressions suivantes : « *Ô Seigneur, juge et condamne les péchés de la chair, n'aie point de miséricorde pour la chair née de la corruption, mais aie pitié de l'Esprit qui y est emprisonné* » (213). Dans les procès-verbaux de l'inquisition, il est dit qu'un inquisiteur déclara : « J'ai entendu dire... qu'au temps de sa naissance, l'homme possède toujours une âme, mais que lorsqu'il devient « croyant » (c'est-à-dire hérétique) survient un bon esprit, de sorte qu'entre l'âme première et cet esprit a lieu une sorte d'union nuptiale dont l'auteur n'est autre que Dieu le Père ». Nous voyons ici apparaître une terminologie gnostique analogue à celle dont fait usage l'évangile de Philippe (6).

Malentendus

On a longtemps émis – et cela jusqu'à nos jours – des opinions défavorables aux Cathares. En effet, dans une perspective rationaliste ou celle d'une pensée dogmatique de nature religieuse, il faut bien convenir que l'expérience intérieure des Cathares, exprimée à l'aide de symboles propres à la sagesse des Mystères, est effectivement peu intelligible. Entre également en ligne de compte que plus d'un Cathare avait perdu de vue aussi bien la pratique

que le but de leur enseignement, leurs dires ne pouvaient donc manquer d'apparaître comme une aberration aussi bien pour les véritables tenants des Mystères que pour les adeptes des dogmes religieux. Mais semblables déviations n'auraient pas dû faire méconnaître l'existence d'une voie et d'une finalité propres au catharisme.

Le dualisme

Qu'en est-il du dualisme des Cathares ? Le dualisme existe-t-il vraiment dans leur doctrine, et s'il existe, est-il un élément foncièrement mauvais et diabolique, comme on le leur reproche souvent ? On a l'habitude de faire la distinction, à propos des Cathares, entre un dualisme absolu et un dualisme modéré. (7) Les « dualistes absolus » auraient été d'avis que les deux principes ennemis, le Mal et le Bien, auraient existé de toute éternité et que le principe du mal aurait créé le monde des sens. Quant aux « dualistes modérés », ils se seraient rangés à l'opinion selon laquelle le monde des sens était l'œuvre du principe du mal, mais que ce dernier l'avait créé par ordre du principe du bien, donc qu'il en était issu d'une manière ou d'une autre. Ces deux principes n'étaient pas égaux de toute éternité, le principe du mal étant subordonné au principe du bien.

A ce propos on remarquera qu'il est peu logique d'appliquer l'épithète de dualisme proprement dit aux dualistes modérés. Le concept de dualisme n'a de sens que si les deux principes présentent deux forces ou deux pôles équivalents.

Si l'on entend par dualisme la conception selon laquelle il existe deux créations – indépendamment de l'ordre de préséance que l'on veut leur attribuer – alors il est légitime de parler d'un dualisme cathare. C'est par une expérience vécue qu'ils reconnaissaient l'existence de deux mondes, l'un uniquement spirituel, dans lequel régnaient harmonie et plénitude, l'autre où dominaient orgueil et volonté égocentrique effrénée propres à détruire l'harmonie et à constituer une contre-création soumise aux imperfections et aux conflits. L'expérience des Cathares les convainquait également que ce principe d'autonomie effrénée faisait tous les efforts possibles pour se maintenir et faire dévier de sa route les êtres qui voulaient lui échapper. Était-il possible de refuser à ces expériences intimes le mérite de la véracité ?

De plus, les Cathares étaient persuadés que les écritures du christianisme originel ne faisaient que confirmer leur point de vue. Ces écritures parlaient indéniablement d'un Dieu qui est Esprit et d'un « Père du mensonge » (Jean 8,44). Au contraire, l'Eglise affirmait que le monde des sens était l'œuvre du Dieu bon. Alors d'où venait le mal ? Il était à tout le moins toléré par Dieu, alors on pouvait en déduire qu'il avait été créé par lui.

Ceux qu'on appelle les « dualistes absolus », qui auraient existé parmi les Cathares, étaient-ils des dualistes au sens strictement logique du terme ? Cette dénomination dérive du « Liber de duobus principiis », (8) œuvre d'un Cathare italien qui circulait en Occitanie. Le livre nous présente la question du rapport entre le Bien et le Mal sous la forme d'une analyse conceptuelle et philosophique. Dans ce livre, il y a effectivement de nombreuses phrases qu'il est possible d'interpréter comme celles d'une logique fortement dualiste, dont la sentence suivante donne l'exemple : « *Pour ces princes et ces puissances [du mal] il existe une éternité* » (158).

Mais ici l'auteur extrapole. Il transpose à l'éternité un état de déséquilibre temporaire. En d'autres endroits, il n'hésite pas à déclarer que le Mal est subordonné au Bien et qu'il n'est pas assuré de durer pour l'éternité. Alors de deux choses l'une : ou il se détruit lui-même, ou il est anéanti par le Bien. Or ce qui n'est pas éternel dans l'avenir, ne peut pas davantage l'avoir été dans le passé.

« Le véritable Seigneur et Dieu détruira la « Puissance » et les forces qui oeuvrent nuit et jour contre Lui et contre sa création » (151). Ou encore : « Le témoignage de l'Écriture Sainte prouve irréfutablement que les caractéristiques universelles que nous avons citées reviennent à ce qui est bon, entièrement pur, et qui doit durer jusqu'à la fin des temps. Pour celui qui est vraiment sage il est donc parfaitement impossible d'appliquer d'une manière directe et essentielle ces caractéristiques universelles à la fois à ce qui est Bien et à ce qui est Mal, à ce qui est périssable et à ce qui est impérissable » (137). Et : « A partir de là, il est aisé de voir que les concepts universels désignant ce qui est mal, bas et périssable ne peuvent pas être de même nature que ceux qui ont trait à ce qui est bon, pur, désirable et qui existe jusqu'à la fin des temps. Cela est d'autant plus clair que comme ils (les concepts désignant le mal) ne sont pas de la même substance et n'ont en aucune façon le même caractère d'universalité, ils ne

peuvent que se combattre et se détruire mutuellement ». (139)

Puisqu'il n'y a ni égalité ni identité logique entre le bien et le mal et que le mal doit cesser d'exister à la fin des temps, on ne saurait raisonnablement parler à ce propos de dualisme absolu en ce qui concerne les Cathares.

Ce qui reste de leur dualisme, c'est la conception de deux créateurs et de deux créations, donc une dualité dont les deux membres sont inégaux. Le rapport entre eux est perturbé, mais il y aura à la fin des temps restauration de l'harmonie.

Le docétisme

De l'arrière-plan qui se dégage de l' « Interrogatio Johannis » et nous éclaire sur la doctrine des Cathares et sur la conception qu'ils se faisaient des Evangiles comme autant d'écrits imprégnés de la sagesse des Mystères, il ressort le fait suivant : quand un Cathare affirmait que Jésus n'avait jamais possédé de corps, qu'il ne prenait aucune nourriture terrestre et qu'il ne pouvait avoir été crucifié, ils parlaient de toute évidence de son corps spirituel. Mais Jésus n'en avait pas moins eu un corps physique qui avait pu être crucifié et qui était mortel comme tout corps physique. C'était aussi l'opinion des Cathares.

Dans les procès-verbaux de l'inquisition, une grande confusion de concepts règne à ce sujet. Pour les gnostiques, le corps physique était un corps d'emprunt, un corps apparent, dans la mesure où il n'était pas approprié à la véritable nature de Jésus. Le véritable corps de Jésus, le corps qui était approprié à sa vraie nature, était un corps spirituel. C'est cela que les inquisiteurs maintenant appelaient un corps apparent. Pour eux, ce qui était matériel était l'essentiel, le corps spirituel n'étant qu'une chimère, un simple fantôme. Selon les conceptions des Cathares, une influence physique ne pouvait causer aucune souffrance réelle à un corps spirituel, car ce dernier n'était pas soumis aux lois du monde des sens. Mais une semblable conception ne pouvait que saper la croyance de l'Eglise en la survivance et en l'existence indéfinie du corps matériel que l'homme terrestre désirait si vivement. De là vient l'hostilité implacable que voua l'inquisition à la conception cathare d'un corps spirituel, en tant que véritable corps de Jésus.

L'on rapportait que les Cathares multipliaient les outrages à la croix sur laquelle mourut Jésus. S'ils avaient nié que Jésus eût un corps physique qui fut mis à mort, cette attitude eut été incompréhensible. Leur mépris de la croix dérivait du fait qu'elle symbolisait pour eux la malignité et la haine du monde des sens et des ombres envers ceux qui vont le chemin des Mystères. On sait que cette haine dégénère en persécution qui peut aller jusqu'à la torture et à la mort. La croix était pour les Cathares le symbole de cette hostilité du monde des sens et des ombres, hostilité envers l'homme véritable qui est capturé et 'démembré', comme le fut le corps d'Osiris.

Les Cathares ne savaient que trop bien qu'en parcourant le chemin des Mystères on attire à soi ce phénomène concomitant qu'est la souffrance. Cependant, ils ne recherchaient pas cette souffrance et faisaient même en sorte qu'elle ne pût gêner en eux la croissance de l'homme véritable. S'ils « méprisaient » cette souffrance, c'était à la façon dont on méprise une douleur qui amènerait à trahir la vérité. C'est de cette même manière qu'ils méprisaient, au-delà de la souffrance infligée par les hommes, celle qui résulte tout naturellement de la faim et du froid ou encore des déceptions et des illusions perdues. C'est à cette croix-là, à la croix de cette souffrance qu'ils vouaient leur dédain et non à celle que le Sauveur avait portée pour permettre aux hommes de parcourir la même voie.

L'endoura

Aucune des questions qui se posent à propos du chemin des Mystères que suivaient les Cathares n'a suscité autant de malentendus ni déchaîné autant d'opprobre que celle de l'endoura. On a accusé les Parfaits de commettre un suicide qu'ils entouraient de conditions particulières, et qu'ils y auraient poussé les « croyants », tenant cela pour légitime et méritoire. (9) Ce malentendu est à mettre au compte de l'ignorance de ce qui se passe sur le chemin des Mystères. Quand le Soi authentique finit par ressusciter, il est impossible que cette résurrection ne s'accompagne pas d'un déclin conscient, d'une « mort » de l'être égocentrique, d'une mort des instincts, désirs et pensées qui retiennent les hommes dans le monde des sens et des ombres. Cette mort est à vrai dire une anticipation de la mort de l'homme terrestre, mais elle doit s'accomplir avec l'aide de la conscience et suppose le préalable d'une vie nouvelle enracinée dans le monde de l'Esprit. Le candidat aux Mystères qui a fait de ce processus une réalité vivante s'affranchit ainsi de la domination du corps physique, non sans toutefois faire usage de ce dernier pour faire face aux obligations de ce monde et cela jusqu'à ce que ce corps aille à sa fin naturelle.

Ce processus d'une mort consciente, s'appuyant sur une vie nouvelle, commence en fait dès que le candidat aux Mystères acquiert quelque aperçu de la situation qui est la sienne au sein de ce monde transitoire et qu'il se tourne résolument vers le monde impérissable. C'est à cette

démarche et à ses conséquences que les Cathares donnaient le nom d'« abstinencia ». L'« abstinencia » survient inmanquablement après le « consolamentum », quand la force de l'Esprit et la vie nouvelle apparaissent intérieurement dans le candidat. C'est la mort nécessaire des penchants naturels issus du monde des sens et des ombres en raison de l'expérience toujours plus forte du monde spirituel.

L'endoura des Cathares était donc cette mort consciente et définitive des tendances naturelles du candidat aux Mystères. Et l'on voit bien qu'ils assimilaient l'endoura à l'« abstinencia », à laquelle ils s'appliquaient avant et après le Consolamentum. (10)

« Endurare » veut dire tenir bon, endurer. L'endoura supposerait donc, outre une infaillible constance sur la voie des Mystères, que le candidat, s'appuyant sur les forces de l'Esprit, fit en lui-même l'expérience consciente de toutes les tendances inhérentes au monde des sens et des ombres, qu'il en éprouve toutes les tentations, aussi bien « humaines » que « démoniaques ». Il devait « tenir bon », s'abstenant aussi bien de les combattre que de faire cause commune avec elles, évitant ainsi deux excès opposés que sont la contrainte ou le culte de la douleur. Il ne permettait pas à ces tentations et épreuves de le dominer, il les abandonnait à elles-mêmes. Elles devaient donc finir par s'écarter de lui et par se volatiliser. C'est ainsi qu'elles « mouraient ».

Dans certains rapports de l'inquisition, il est question de malades qui, après avoir reçu le Consolamentum, avaient cessé de manger et de boire ou que leurs parents avaient privé de nourriture et de boisson. Ces malades seraient lentement morts de faim. Aux yeux des inquisiteurs, l'endoura consistait surtout dans le fait que les croyants malades qui avaient reçu le consolamentum choisissaient délibérément de mourir de faim ou y étaient contraints par leurs proches. Et ils en concluaient : l'endoura est un suicide. Il est exact qu'il existât chez les Cathares une sorte de Consolamentum destiné aux cas d'urgence. Quand un croyant sentait approcher sa fin ou se croyait en péril de mort, il pouvait recevoir le consolamentum sans ce préalable obligé qu'était la réception du « Notre Père ». On trouve dans le rituel occitan toutes les précisions sur ce cas.

C'est ainsi qu'on peut y lire : « Alors ceux qui doivent conférer le consolamentum au malade lui demanderont si, au cas où il recevrait, en même temps que le consolamentum, l'obligation de l'abstinencia, il était prêt à s'y conformer. Il ne devait pas répondre affirmativement sans une ferme volonté de respecter son engagement... S'il répondait par oui, on devait lui dire : « Nous vous imposons le devoir d'abstinencia afin que, l'ayant reçue de Dieu, de nous et de l'Eglise, vous le gardiez fidèlement tout au long de votre existence. Si vous le gardez, ainsi que les autres prescriptions qui l'accompagnent, nous avons espoir que votre âme aura la vie éternelle » (224).

Le malade recevait donc, avec le consolamentum, les règles de l'abstinencia. Cela veut dire qu'il était mis face à l'endoura, pour recevoir le consolamentum. L'endoura n'était autre que la nécessité de « mourir » à ses tendances égocentriques, elle n'était nullement un suicide. Le malade ne recevait les règles de l'abstinencia qu'après s'être examiné sérieusement. Il ne devait pas les accepter s'il ressentait en lui des obstacles et s'il était encore empêtré dans toutes sortes de problèmes.

« S'il a encore une chose à accomplir – dit le rituel – qui ne l'a pas été, qu'il se hâte de le faire. S'il ne veut pas agir de la sorte, il ne doit pas recevoir l'abstinencia » (224).

Dans tout cela, il ne saurait donc être question de contrainte. Et le rituel lui-même prévoit le cas où le malade ne mourrait pas et recevrait le consolamentum pour la seconde fois. Mais là encore, tout dépendait de la volonté de ce dernier. « Si le malade demeure en vie, il faudra que les Chrétiens (c'est-à-dire les Parfaits) le présentent à l'ordre et que ce malade s'y fasse « consoler » aussi vite que possible (qu'il reçoive à nouveau le consolamentum). Mais pour cette cérémonie, il est une fois de plus dépendant de sa volonté propre » (227). Toute association qu'on tenterait d'établir entre l'administration du consolamentum et une mort par la faim due à des pressions extérieures paraît donc relever de l'absurdité.

Si, à en croire certains rapports de l'inquisition, il fut des croyants malades qui, après avoir reçu le consolamentum, se sentirent obligés de mourir physiquement, cela pourrait s'expliquer par la raison que ces Cathares étaient les premiers à se faire une fausse idée de l'abstinencia, de l'endoura et qu'ils les confondaient avec la disparition physique de leur corps. Il se peut qu'à une époque tardive il se soit produit de semblables confusions. Il n'est pas en effet d'école des Mystères où ne se soit introduite avec le temps une vision extérieure et purement dogmatique des choses. Des processus d'une nature purement psychique et spirituelle – comme la « mort » dans ce cas – en vinrent à recevoir une interprétation matérielle. Il n'est

pas impensable que les Parfaits d'une époque tardive n'aient pas échappé à ce phénomène. On les voit, par exemple, conférer le consolamentum à des enfants (nous avons à ce sujet le témoignage formel de l'inquisition) alors que le rituel occitan exigeait que l'on fût pleinement préparé et totalement conscient.

Le mépris de la chair

On a également imputé aux Cathares le mépris de la chair. Les Parfaits s'abstenaient de tout commerce charnel et ne se mariaient pas. Qu'il eût lieu dans le mariage où en dehors, le commerce charnel était une action qui, à leurs yeux, liait l'homme de la façon la plus effective au monde des sens. Or, c'est de ce monde qu'ils aspiraient à être délivrés pour vivre dans le monde spirituel où, selon Matthieu 22,30, tous les êtres sont « semblables à des Anges de Dieu ». A ce propos, on a reproché aux Cathares d'être inconséquents. Ce mariage, qu'ils refusaient en tant que Parfaits, pour eux-mêmes, ils l'autorisaient pour les Croyants, jusqu'au moment où ces derniers, grâce à l'abstinentia, pouvaient recevoir le consolamentum et devenir eux-mêmes des Parfaits.

Pourtant l'attitude qui fut à l'origine de ces prétendues contradictions internes s'explique fort bien à partir de la sagesse et du chemin des Mystères. Selon l'enseignement des Mystères, il faut à l'homme un long parcours, de multiples incarnations, pour qu'il en vienne à comprendre que sa destination véritable n'est pas ce monde transitoire, mais un monde impérissable. Jusque là, il satisfait spontanément tous ses besoins physiques, mais au cours du temps il règlera cette satisfaction de telle sorte que ne se développent pas dans sa vie des situations chaotiques et que les enfants et la stabilité psychique des adultes soient également protégés.

Cependant, dès lors que quelqu'un commence à ressentir une aspiration au monde de l'Esprit, il adopte spontanément une attitude nouvelle à l'égard du mariage et de la sexualité. Il remarque que la sensualité, celle qui survient à l'intérieur comme à l'extérieur du mariage, est une cause d'affaiblissement et entrave les élans du Soi véritable qu'il ressent en lui. Il (ou elle) recherche alors comme épouse ou époux des personnes animées des mêmes idées que lui ou qu'elle et qui désirent se rapprocher d'un monde de nature purement spirituelle. Tel était le cas des Croyants chez les Cathares. Au contraire, les Parfaits avaient reçu le consolamentum, ce qui signifiait qu'une force spirituelle agissait déjà en eux et que le Soi véritable avait, dans une large mesure, pris forme en eux. Il leur fallait trancher entre leur ancienne et leur nouvelle identité, lesquelles étaient contradictoires. En conséquence ils devaient renoncer à tout ce qui les liait au monde des sens et des ombres et qui était susceptible de gêner leur véritable identité, dont ils sentaient l'éveil. Aussi l'« abstinentia » des Parfaits s'étendait-elle aux rapports sexuels et au mariage.

Or l'« abstinentia » exigeait, pour être possible, que cette nouvelle identité fût déjà, chez le Parfait, un fait acquis. Car c'est seulement la force spirituelle qui permet de résister aux pulsions de la sexualité et à la recherche de partenaires. En dehors de cela, il n'y eût que la contrainte *exercée par soi-même*. Pour le croyant, une semblable attitude n'était pas encore possible et encore moins pour ceux qui, dans le monde des sens, se sentaient parfaitement chez eux. Exiger du croyant qu'il vécût en dehors du mariage eût été peu réaliste. Il n'en avait pas la possibilité intérieure.

Aussi, pour les Cathares, le mariage n'était-il qu'une institution destinée à répondre aux nécessités inhérentes à la condition d'homme terrestre, et en particulier du croyant qui ne pouvait pas encore prendre définitivement congé du monde des sens. C'est la raison pour laquelle ils ne voulurent jamais ériger l'union conjugale en sacrement. Ce qui était sacré pour eux, c'était ce qui se rapportait aux expériences spirituelles faites sur le chemin des Mystères et non le règlement des affaires terrestres.

Quant au sacrement du mariage que l'Eglise conférait, les Cathares ne pouvaient y voir que la bénédiction et la consécration donnée par le « dieu de ce monde », c'est-à-dire le créateur du monde des sens, à une chose purement terrestre. Dans ces conditions, la bénédiction et la consécration ne pouvaient avoir pour conséquence qu'une liaison accrue avec le « dieu de ce monde ». La bénédiction ecclésiale incitait les époux, pensaient-ils, à se sentir à l'aise dans une institution terrestre et à s'y comporter selon les règles édictées par l'Eglise. C'était là une liaison supplémentaire avec le « dieu de ce monde ».

Le temps des persécutions

Quand il avait reçu le consolamentum et prouvé par sa conduite qu'il avait traversé victorieusement les épreuves de l'endoura et de l'abstinentia, avec les tentations humaines et démoniaques dont elles étaient assorties, le cathare retournait dans ce monde qu'il avait vaincu en lui-même. Sa tâche était alors de familiariser les hommes avec la sagesse et le chemin des Mystères. Car les Parfaits avaient à remplir des fonctions sacerdotales dont ils s'acquittaient envers eux-mêmes comme envers les autres hommes. Ils se présentaient comme la « véritable Eglise », l'Eglise de l'Esprit.

Ils étaient dotés de l'organisation extérieure qu'ils estimaient convenir à la cause de leur église. En Occitanie, il existait de nombreux groupements de Cathares à la tête desquels se trouvait même un évêque. Leurs services religieux – sorte de prédication à l'usage des croyants et aussi d'autres auditeurs – avaient lieu en plein air ou dans les demeures des croyants et des Parfaits, mais toutefois de plus en plus fréquemment au fond des grottes, et cela à mesure que les persécutions se faisaient plus réelles. Ces grottes étaient nombreuses dans les contreforts des Pyrénées.

Celle de Lombrives était la plus grande. Gigantesque, elle se composait d'un dôme souterrain qui comportait des ramifications et des vaisseaux parallèles. Tout cela s'étendait sur de longs kilomètres. C'était le produit bizarre des plus étranges stalactites. C'est en ce lieu que les évêques cathares, pense-t-on, s'adressaient aux foules. Les grottes devaient également servir de refuge aux Cathares, au temps des persécutions, jouant le rôle qui avait été celui des catacombes pour les premiers chrétiens.

Il existait deux grottes, deux « spoulgas », que l'on avait fortifiées. Ces grottes étaient situées aux pieds de ces magnifiques massifs pyrénéens aux sommets enneigés. Dans plusieurs vallées du Languedoc, s'étalaient d'opulentes cités, pleines de vie, telles Toulouse, Béziers, Albi, Carcassonne, toutes fortifiées et peuplées d'une bourgeoisie en plein essor. Les hauteurs étaient couvertes de châteaux et de forteresses, les lieux de résidence des nobles et des chevaliers d'Occitanie, tels que Toulouse où vivait Raymond VI, comte de Toulouse - qui eut un grand rôle à jouer dans l'histoire des Cathares - et Foix, lieu de séjour de sa sœur Esclarmonde (1155-1240). Esclarmonde, protectrice déclarée des Cathares, avait même été consacrée comme Parfaite et Archi-diaconesse en 1204 par Guilhabert de Castres, évêque cathare. Au beau milieu de ce territoire, visible de loin, s'élevaient la montagne et la forteresse de Montségur, « lieu de salvation, lieu sûr ».

Aux environs de 1200, une large partie de la population s'était convertie au catharisme. L'Eglise catholique romaine avait perdu tout ascendant sur le cœur des hommes, avec ses prélats qui, étalant leur vie d'oisiveté et leur luxe, offraient un si grand contraste avec la pureté de l'évangile. Les chevaliers étaient favorables aux Cathares. Beaucoup parmi eux étaient des croyants ; certains même n'hésitèrent pas à parcourir le chemin des Mystères.

Mais les Cathares ne purent persister longtemps sans être inquiétés et menacés. Vers la fin du XII^{ème} siècle survint un drame sanglant qui devait s'achever par l'anéantissement du catharisme. Le drame comporta un premier acte où l'Eglise s'efforça de rallier les dissidents. Le Pape dépêcha de Rome une délégation, dans laquelle se trouvait Arnaud Amaury, abbé de l'ordre de Cîteaux, accompagné de plusieurs moines cisterciens. A ces derniers s'étaient joints de nombreux clercs parmi lesquels on comptait Domingo de Guzman, le futur saint Dominique.

Cette délégation traversa le pays avec pompe et majesté, inspirant la crainte. Les moines prêchaient et invitaient à la pénitence. Mais ces prédications ne suscitaient que méfiance et aversion. Les Croyants et les sympathisants des Cathares ne pouvaient que comparer l'attitude si humble, si compatissante des Parfaits, si détachés d'eux mêmes, avec l'allure princière et hautaine des représentants de l'Eglise. Chacun pouvait distinguer clairement celui qui avait su préserver l'esprit du christianisme originel et celui qui l'avait trahi. Mais bientôt l'Eglise changea de tactique. Ce fut Dominique qui prit conscience que seule une attitude pleine d'humilité, semblable à celle des Cathares, pouvait faire impression sur la population. Il se mit donc à cheminer pieds nus, dans une longue robe de moine, espérant ainsi se montrer plus convaincant. Il fonda du même coup un nouvel ordre, celui des Dominicains, qui devait plus tard jouer un rôle essentiel dans la formation de l'inquisition, bien que leur intention première n'eût visé qu'à la conversion des Cathares.

Les Cathares, les « purs ». De ce mot dérive le mot allemand « ketzer », hérétique. Ces « hérétiques » s'étant détachés du sein de l'Eglise devaient y être ramenés par tous les moyens et « sauvés ». En cas d'échec, il fallait les anéantir. Le risque de contamination qu'ils représentaient était trop grand. Cependant, la tactique de Dominique, le moine aux pieds nus,

ne donnait que peu de fruits. Alors débuta le second acte du drame.

Le Pape Innocent III – que les historiens décrivent comme un loup dévorant sur le trône de Pierre – était bien décidé à en finir avec l'hérésie par un moyen ou un autre. En 1209, il proclama la croisade contre les Cathares et promit à ceux qui y prendraient part la rémission de tous leurs péchés. Des princes, des chevaliers, une foule anonyme et confuse afflua de toutes les contrées d'Europe, en un mot, tous ceux qui n'avaient rien à perdre et qu'alléchaient la promesse de la rémission et l'espoir d'un butin facile. Ils accoururent par milliers. Et comme c'est toujours le cas en de telles circonstances, les querelles religieuses furent vite éclipsées par les intérêts politiques. Pour Philippe Auguste, roi des Français, cette indépendance des états du midi était déjà une épine dans la chair.

A présent s'offrait l'occasion, sous couvert d'une bonne action, de soumettre ce Sud tant convoité et de renforcer ainsi la centralisation du royaume, inaugurée par la dynastie capétienne. Le souverain envoya de nombreuses armées sur le champ de bataille. L'expédition avait Arnaud Amaury pour chef spirituel et Simon de Montfort pour commandant suprême. « Un terrible couple » pour Nikolau Lenau qui écrivit dans son drame « les Albigeois » (11) :

*L'un froid et rusé
L'autre comme le feu échappé de l'éclair,
Simon et Arnaud chevauchaient de concert
Unis comme le sont l'acte et la pensée.*

Raymond VI de Toulouse n'avait que peu de forces à opposer à cette mobilisation. Il était en outre d'un caractère hésitant et incertain. Tout en inclinant vers les doctrines cathares, il n'avait pas cependant la force psychique suffisante capable de s'opposer à l'autorité du Pape et de l'Eglise. De plus il n'était pas à la hauteur des intrigues des ses ennemis. D'ailleurs, la non-violence étant le principe de toutes les écoles des Mystères, aucun Cathare ne pouvait se livrer à des actes de violence ni même exhorter à la violence. Le sort des Cathares et de ces états méridionaux si florissants était donc scellé.

Survint alors le troisième acte du drame. Les villes et les forteresses que défendaient les partisans des Cathares tombèrent les unes après les autres. Tout à fait symptomatique des méthodes de l'agresseur fut la scène qui se déroula à Béziers, où les défenseurs de la cité, qui avaient dû évacuer les remparts, s'étaient réfugiés dans une église catholique, combattants et Cathares confondus.

Arnaud Amaury ordonna d'y mettre le feu. Un officier fit la remarque : « Mais il y a des catholiques parmi eux ! ». « Tuez les tous, fut la réponse, Dieu reconnaîtra les siens ! ».

Cependant, la forteresse de Montségur tenait toujours. Entre-temps, Esclarmonde de Foix, Raymond VI, Simon de Montfort, Arnaud Amaury et Innocent III avaient quitté la scène de ce monde. Mais de nouveaux protagonistes du Nord survinrent et la persécution des hérétiques se poursuivit. Les troupes royales firent le siège de Montségur, piton escarpé, où un grand nombre de Cathares, mais aussi de nobles, de bourgeois et de paysans avaient trouvé refuge. En 1244, les défenses extérieures de la forteresse furent livrées par trahison. Les deux commandants de la place capitulèrent à la condition que tous les combattants auraient la vie sauve et la permission de se retirer. Il allait de soi que les Cathares devaient être livrés aux vainqueurs. C'est ainsi que Montségur tomba. Deux cent cinq hommes et femmes cathares, inébranlables dans leur foi, furent brûlés dans un pré aux pieds de la montagne. Le lieu porte encore le nom de « champ des crématz ».

Amour courtois, Chevalerie et Graal

Les Cathares vivaient au sein d'une culture florissante. Ce fut l'époque de l'amour courtois et des troubadours. Ces derniers allaient de château en château, rendaient hommage à la Dame du lieu et chantaient pour les Seigneurs. On connaît de nombreux troubadours qui furent amis des Cathares. Sous bien des rapports, l'amour courtois présente des analogies avec le catharisme. Le chevalier faisait le choix d'une Dame qu'il devait considérer comme l'incarnation des plus hautes vertus et dont il devait se montrer digne. En principe, il ne pouvait être question d'amour charnel. On peut voir dans ce dévouement du chevalier à sa Dame une sorte de préparation à la voie spirituelle. Avant que le candidat aux Mystères pût recevoir l'Esprit, son âme devait atteindre un état libre de désirs et d'instincts qui l'auraient entraîné vers le monde des sens. C'est ainsi qu'il s'ouvrait, en toute foi et pureté, à l'influx de

l'Esprit. La Dame idéale de ses pensées était la personnification de cet état d'âme auquel tendait et aspirait le chevalier.

Cependant, il serait prématuré de vouloir établir un rapport direct entre amour courtois et Catharisme, tentative que l'on a renouvelée plus d'une fois en prétendant que le catharisme était à l'origine de l'amour courtois. Mais aucun élément extérieur n'est encore venu corroborer cette hypothèse. Il se peut toutefois qu'à cette époque une impulsion simultanée de l'Esprit cosmique eût œuvré dans l'humanité européenne, impulsion qui, selon l'enseignement des écoles des Mystères, influence régulièrement les hommes au cours de périodes spécifiques. Cette impulsion pousse chacun à la réalisation du vrai Soi et se manifeste, selon l'état de réceptivité humaine, en différents courants perceptibles. Le catharisme formait l'un de ces courants, l'amour courtois un autre.

La chevalerie faisait également partie de la civilisation de l'époque. Beaucoup de chevaliers étaient cathares, à tout le moins « croyants ». C'est au début du XII^{ème} siècle qu'apparut l'ordre des Templiers, dont la mission expresse était de protéger les pèlerins qui faisaient route vers la Terre Sainte, récemment conquise par les croisés. Par l'intermédiaire de ces Templiers, des influences venues de l'orient et de l'islam se propagèrent en Europe. L'idéal chevaleresque du Moyen-âge vit son horizon s'élargir. Parmi les devoirs et les vertus du chevalier ne figuraient plus seulement la protection des faibles, la fidélité à la Dame élue, la vaillance guerrière, la discipline au combat, mais s'y ajoutaient la tolérance en matière de religion et une certaine ouverture à l'égard des différences culturelles.

On a supposé l'existence d'un cercle intérieur chez les Templiers, qui formaient extérieurement une institution chargée de la sauvegarde des pèlerins en Terre Sainte et plus tard de la défense d'intérêts économiques. Ce cercle intérieur se serait adonné à la connaissance des Mystères. Le mystérieux Baphomet, le symbole sacré du Temple, dont certains Templiers révélèrent l'existence sous la torture de l'inquisition, semble orienter dans ce sens. Ce que l'on sait en tout et pour tout du Baphomet, c'est qu'il s'agit d'une figure au double visage, deux visages unis par la nuque regardant l'un et l'autre dans des directions opposées.

Il est aisé d'y reconnaître le symbole de la dualité de l'homme. Une moitié de son être, l'être sensoriel, est tourné vers le monde des sens, tandis que l'autre moitié, le vrai Soi, s'oriente vers celui de l'Esprit. Le devoir de l'homme est de renverser ce rapport disharmonieux qui règne entre ces deux moitiés, car c'est avant tout par le monde sensoriel qu'il est attiré et c'est encore à celui-ci qu'il soumet son véritable Soi. Mais sa tâche essentielle est de vivre du monde spirituel, et à partir de ce dernier, de tenir compte du monde des sens (12).

Bien des auteurs émirent d'audacieuses hypothèses sur les liens qu'entretenaient Templiers et Cathares. On peut alléguer à l'appui de cette thèse le mépris qu'ils affichaient tous à l'égard de la croix. Nous pouvons là aussi parfaitement admettre une source spirituelle commune aux deux mouvements, une impulsion spirituelle agissant simultanément qui inspira, chacun à leur manière, le Catharisme et l'Ordre du Temple.

Cette impulsion spirituelle est aussi reconnaissable dans la poésie de l'époque, tout particulièrement dans les récits du Graal. Le Parsival de Wolfram von Eschenbach est une épopée évoquant les Mystères et chargée de symboles dont on voit clairement la parenté avec ceux des Cathares et des Templiers. Il ne faudrait pourtant pas se hâter d'en conclure que les croyances et le chemin des Cathares où des Templiers y soient directement représentés. Nulle part dans les écrits des Cathares et dans les procès-verbaux de l'inquisition, il n'est question du Graal, (13) non plus que chez les Templiers. L'œuvre de Wolfram en revanche porte la marque particulière d'une inspiration émanant de la sagesse des Mystères, en rapport étroit avec les symboles des Cathares et des Templiers ; cette œuvre opère même la fusion entre la symbolique du Graal, les concepts cathares ainsi que ceux de la chevalerie et de l'amour courtois.

Extérieurement le symbolisme du Graal, celui des Cathares et celui des Templiers semblent absolument spécifiques à chacun. Historiquement il est manifeste qu'ils ne dérivent pas les uns des autres, cependant, ils sont très apparentés tout en exprimant de façon différente la sagesse des Mystères. C'est en raison de cette grande similitude que beaucoup d'auteurs rangent le Catharisme et l'ordre du Temple au même rang que la légende du Graal. Ce qui apparaît comme des courants séparés selon les apparences extérieures et le niveau culturel et social, est perçu spirituellement comme formant une unité. L'Esprit Saint des Cathares, le Baphomet des Templiers et le Graal du poète Wolfram étaient différents symboles qui n'en faisaient qu'un : une même vérité, un même but. Sur ce point, et sur ce point seulement, il est

admissible de relier le Graal aux Cathares et aux Templiers.

